

PASSE-TEMPS

LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

6^{ix} Mois..... 3 fr.
Un An..... 5

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1

SOMMAIRE

Causerie : Politique et Musique.....	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Lettre parisienne : La Pègre Parisienne.....	Jean de GAILLON.
Reminiscence (sonnet).....	CLAMANS.
Notes d'actualité : La Vie intime des Japonais.....	René GROUGÉ.
Les Gaietés de la Semaine.....	Georges ROCHER.
Les Bruyères (sonnet).....	Em. RIPERT.
Les Méfaits du Téléphone.....	Gabrielle CAVELLIER.
Le Tuteur.....	Eugène FOURRIER.

présent la politique avait été le cadet de ses soucis.

Il a même fait cet aveu renouvelé du fameux duc de Normandie :

En moi j'ai deux penchants, l'un qui me porte au bien,
Naguère encore j'en sentais la puissance;
L'autre me porte au mal...

Il a été décidé que le ténor candidat n'obéirait qu'à son premier penchant — le bon — et qu'il laisserait l'autre — le mauvais — à son adversaire.

C'est toujours ainsi — d'ailleurs — que se font les professions de foi.

Tandis que le candidat socialiste se multiplie dans les réunions publiques et développe ses théories d'une voix à laquelle l'ampleur fait totalement défaut, Tamagno — superbe de prestance et d'allure — loue des salles de spectacle et offre des concerts gratuits à ses électeurs.

On s'y écrase littéralement, et quand le grand chanteur donne l'ut de poitrine, l'enthousiasme va jusqu'au délire.

Son comité — dans lequel les amateurs de chant sont en majorité — forme un chœur toujours prêt à lui donner la réplique :

Chante et tes purs accents
Jaillissant de ton âme,
Soudain en traits de flamme
Embraseront nos sens !

Sans sortir du répertoire, le candidat peut aisément formuler son opinion sur les questions qui lui sont posées.

Aux impatients — en Italie comme en France, le nombre en est grand — il lui suffit de rappeler le sage conseil de Masaniello, dans la *Muette de Portici* :

L'heure viendra, sachons l'attendre,
Plus tard nous saurons la saisir :
Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir !

Sur la question militaire — qui tient une large place dans les préoccupations de nos voisins — le candidat ténor serait fort bien venu à faire entendre soit le grand air d'Arnold ;

Du combat quand sonnera l'heure
Amis, je serai prêt...

ou mieux encore celui de *Robert-le-Diable* :

Des chevaliers de ma patrie
L'honneur fut toujours le soutien,
Et, dussé-je perdre la vie,
Marchons, marchons, je ne crains rien

Cette attitude belliqueuse ne manquerait pas de lui conquérir de nombreux suffrages.

Mais son élection serait certainement assurée si — appelé à donner son avis sur la question financière — il répondait à ses auditeurs :

L'or est une chimère
Sachons nous en servir.
Le vrai bien sur la terre,
N'est-il pas le plaisir ?

Allez donc parler ensuite de l'équilibre du budget et des économies nécessaires, à des gens pénétrés de cette manière de voir.

Juifs et chrétiens trouveraient — dans la *Juive* — d'égales satisfactions et certains passages de l'*Africaine* permettraient au candidat d'« aborder » avec la crânerie qui caractérise Vasco de Gama, les difficultés de la politique coloniale.

A la rigueur, Tamagno serait libre de modifier un peu les paroles tout en respectant scrupuleusement les airs, ses concitoyens n'entendant pas qu'on plaisante avec la musique des grands opéras.

Encore lui faudrait-il ne toucher au livret qu'avec une extrême circonspection.

S'il s'avisait — par exemple — de cor-

CAUSERIE

Politique et Musique

Tamagno — le chanteur en vedette de toutes les scènes lyriques de l'Italie — se présente aux élections législatives dans la deuxième circonscription de Turin.

Bien que rare, le fait en lui-même n'a rien de surprenant : pourquoi un professionnel du théâtre ne tiendrait-il pas sa place aussi avantageusement qu'un autre, dans la comédie politique ?

Le comité qui compte l'opposer à un candidat socialiste n'a pas eu de peine à vaincre les scrupules de l'artiste.

Cependant, après cette réponse empruntée à Raoul de Nangis, des *Huguenots* :

D'un tel honneur mon cœur est plus jaloux !

Tamagno a dû convenir que jusqu'à

riger ainsi le grand air du 4^e acte de *Guillaume Tell* :

Amis, secondez ma vaillance
Si l'Italie est dans les fers,
Brisons-les avec notre lance...

Ses plus chauds partisans pourraient lui faire remarquer que l'Italie n'est pas dans les fers et que la lance est un instrument de destruction trop démodé pour qu'on songe à s'en servir aujourd'hui.

Dieu merci ! nous en avons assez d'autres à notre service et des mieux perfectionnés.

Le chanteur devra prudemment s'abstenir de toute allusion visant la maîtresse du Roi ; il pourrait lui en cuire aussi de jouer les Fernand auprès de la Reine.

Il lui faudra faire également un choix judicieux dans les expressions chères aux librettistes qui n'y regardent pas de si près.

« Maudire les tyrans » est rococo en diable ; « le fardeau de l'esclavage » prête sensiblement à rire et « la gloire des combats » me paraît bien vieux jeu pour la génération actuelle.

Tamagno sera-t-il élu ? *Chi lo sa...*

Les électeurs qui l'auront entendu à « l'œil » tiendront-ils à lui témoigner leur reconnaissance en l'envoyant siéger au Parlement italien où sa belle voix lui réserverait certainement de beaux succès de tribune, à la condition — toutefois — qu'il chante ses discours.

Là-bas — comme ici — il faut compter avec l'intransigeance des passions politiques ; au lendemain de la campagne électorale, l'illustre ténor, en s'éloignant de Turin, pourrait bien être réduit à s'écrier, comme le fils du vieux Melchtal :

Je quitte ce rivage
Qu'habitent la discorde et la haine et la peur !

Pierre BATAILLE.

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



Echos Artistiques

Dans le tableau de la troupe du Théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, direction Kufferath et Guidé, nous relevons les noms de Mlle Cécile Thévenet ; du ténor Dalmorès et de la basse, Pierre d'Assy.

La saison théâtrale s'ouvrira le 5 septembre prochain et prendra fin le 4 mai 1905.

**

Les compétitions ardentes qui s'agitaient, depuis trois ans, autour des représentations du théâtre d'Orange, vont heureusement prendre fin et faire place à une organisation plus sérieuse.

La municipalité d'Orange vient, en effet, de traiter, pour une série de représentations lyriques et dramatiques, avec Mme la comtesse Greffhule, présidente de la Société des grandes auditions musicales, à qui nous devons l'exécution de *Tristan et Iseult* et du *Crépuscule des Dieux*, à Paris.

C'est M. Raoul Gunzbourg, l'actif et intelligent directeur du théâtre de Monte-Carlo, qui sera chargé de la partie lyrique.

M. Paul Mariéton s'occupera de la partie dramatique.

Et puisque nous parlons d'Orange, nous pouvons annoncer, d'après de sérieuses informations, que la direction des Beaux-Arts et le gouvernement étudient très sérieusement un projet qui permettrait à l'Etat de prendre sous sa haute protection le théâtre antique d'Orange et d'avoir, sans que la municipalité soit le moins du monde frustrée dans ses intérêts, la haute main sur l'organisation des spectacles.

Si ce projet peut se réaliser, ce serait l'heureux acheminement vers le but rêvé par tous les artistes, les lettrés et les amateurs de théâtre, c'est-à-dire Orange transformé en une sorte de Bayreuth français, où les foules de toutes les parties du monde pourraient être conviées à époques fixes.

**

Le sculpteur français Fagel vient de terminer le monument destiné à perpétuer la gloire de Talma et dont l'inauguration aura lieu le 25 septembre prochain, à Poix-du-Nord, petite ville du département du Nord.

Le célèbre tragédien est représenté assis, dans un geste dramatique. Un livre à la main, il étudie un de ses rôles, chez lui, et porte le costume de la Révolution. C'est Talma intime que le statuaire a voulu faire et il a réussi à donner à toute son œuvre un beau caractère de simplicité artistique.

On se demandera peut-être pourquoi cette statue élevée à Talma, dans la petite ville de Poix, qui n'était pas sa ville natale ? C'est qu'il y a encore dans cette commune des descendants du célèbre tragédien et qui portent son nom, et que les habitants n'ont pas oublié que Talma, jusqu'à la fin de sa vie, y venait régulièrement tous les ans pour y retrouver des membres de sa famille.

Il y a à Poix-du-Nord, un Talma boulanger, un Talma quincaillier, un Talma aubergiste. Et l'on pense si tous ces Talmas se sont empressés d'apporter leur cotisation à la souscription ouverte pour perpétuer le souvenir du grand aïeul.

**

Casuistique artistique :

Dans les pays protestants, aucun personnage biblique ne peut être mis sur la scène. Résultat : les Anglais sont obligés de mettre au ban de l'art des ouvrages acclamés partout, comme *Samson et Dalila*, de Saint Saëns, ou *Hérodiade*, de Massenet.

Il n'empêche que les amateurs de bonne musique trouvaient cela dur et que les directeurs de théâtre devaient s'ingénier à tourner la difficulté.

L'un d'eux, un malin, sans nul doute, vient d'y réussir pour *Hérodiade*. Il a prié M. Paul Milliet, l'auteur du poème, de modifier complètement le lieu de l'action.

Il l'a transporté en Ethiopie, trois siècles après Jésus-Christ. Précisément, à cette époque — comme cela se trouve ! — dans la patrie de Ménélès, une reine vivait qui s'appelait Esatô et dont le caractère et les mœurs paraissent avoir été de tous points semblables à ceux de l'épouse d'Hérode. Sous le règne d'Esatô, un prophète bouleversa le pays en prêchant « le baptême et la nouvelle foi », tout comme Jean le Précurseur.

Ainsi, rien n'est changé à la partition de M. Massenet. L'ouvrage est toujours aussi beau, mais il n'est plus suspect comme devant. Il va donc pouvoir figurer sur l'affiche de l'Opéra royal de Covent-Garden.

Pour se tirer d'affaires ou les bien traiter, il n'est encore que les Anglais !

**

Le culte de Wagner prend, à Bayreuth, des proportions colossales. Le dieu est partout. Il est même dans les endroits où l'on s'attendrait le moins à le trouver. C'est le *Journal des Débats* qui nous l'apprend, par une histoire fort amusante :

Il semblait que Bayreuth eût épuisé toutes les sortes d'hommages que l'admiration et la reconnaissance peuvent inspirer à une ville enrichie par la faveur d'un dieu. Photographies, cartes postales, chromos, papier à lettres, linge de table, de lit et de poche, tout, dans les magasins, tout, même la faïence, montre l'image de Wagner, celles de Siegfried ou de Parsifal. Dans tous les restaurants, depuis le Café Sammet, qui s'intitule lui-même « l'héritaire et traditionnel cabaret Wagner » jusqu'à la plus modeste des brasseries bayreuthoises, les mets et les boissons se recommandent par leur wagnérisme ; on y consomme le champagne de Walküres, la liqueur du Graal, le boudin au sang de Dragon et les pommes d'Erda, qui se nomment ailleurs, simplement, pommes de terre. Une certaine miss C... vient d'imaginer une manifestation wagnérienne autrement ingénieuse. Elle se présente dans les hôtels et les maisons de Bayreuth, où l'on reçoit des locataires, et demande à être introduite auprès de tel ou tel étranger venu à l'occasion des fêtes. Si on la reçoit, elle s'excuse en excellents termes du dérangement causé par sa visite et avoue, avec un sourire plein de pudeur, qu'elle a quelque chose à montrer qui doit plaire aux admirateurs du maître. Aussitôt, avec une gravité modeste, elle entr'ouvre son corsage et fait voir un buste de Wagner, presque de grandeur naturelle tatoué sur le sien. Elle se rajuste après quelques secondes et demande 3 fr. 75 pour la satisfaction qu'elle a causée. Les wagnéristes, dit le *Ménestrel*, ne peuvent refuser cette modique obole à une personne qui porte Wagner si près de son cœur.

GAUFRAGE, PLISSAGE
J. CORTEY, 6, rue St-Côme (au premier)

Lettre Parisienne

LA PÈGRE PARISIENNE

Il est tout de même bien dommage que Ponson du Terrail soit mort...

Quelle source inépuisable d'épisodes terrifiants cet historiographe fantaisiste du crime n'eût-il pas trouvée dans la lecture des journaux parisiens de l'an de grâce 1904 !

Assassinats, attaques à main armée, le jour, la nuit, sur les fortifications, sur les grands boulevards, au milieu des promenades publiques, les gazettes ne savent plus où mettre le récit des innombrables exploits commis par messieurs les chevaliers du surin. Il n'est presque plus prudent de sortir après onze heures entre l'Ambigu et l'Opéra ; une femme seule recule devant les mystères des fourrés du Bois de Boulogne ; quant à errer le soir dans Belleville ou dans Charonne, autant se jeter tout de suite à la Seine.

Ce qui est bien certain, c'est que, malgré les rafles incessantes pratiquées par les brigades de M. Lépine, la sécurité de Paris n'a jamais été si peu assurée que cet été... Effet de chaleur ? Espérons-le, pour ne pas avoir à croire ceux qui vont accusant les progrès de la criminalité.

En 1903, disent les statistiques, on a signalé à la Préfecture 1.100 attaques à main armée. Je ne pense pas exagérer beaucoup en avançant que ce chiffre subira cette année une augmentation considérable.

Tant avance d'un pas la perspicacité de la Sûreté que l'adresse des malandrins en avance de deux : voilà une constatation qui explique bien des choses.

Il y a, à Paris, des bandes organisées qui possèdent des services de « contre-indication » merveilleusement outillés. Un établissement quelconque (marchand de vins, bal, etc.) est-il à la discrétion de la Préfecture ? On y enverra en nombre des *apprentis* inconnus des inspecteurs qui estimeront la clientèle renouvelée et transporteront ailleurs leur surveillance.

J'ai assisté également, tout dernièrement encore, dans le quartier de la Maison-Blanche, à des manœuvres inouïes entre gibier de prison et policiers. Ceux-ci, changeant chaque jour de déguisement, guettent des *poteaux*. Les *poteaux* arrivent, mais se tiennent à distance. Cependant, on s'offre réciproquement à boire :

— Allons, le Rouquin, un verre de bleue, voyons, sans rancune !

Le Rouquin accepte, mais à la condition que le verre se prendra chez tel

mastroquet dont le comptoir sépare la salle en deux. Le Rouquin et sa bande se tiennent d'un côté ; les inspecteurs de l'autre. Au moindre geste équivoque de ceux-ci, les surins sortiraient tout seuls des poches.

— Sacré Rouquin, finit par dire l'agent, je t'aurai !

— Paye toujours en attendant, et bonne nuit ! riposte l'adversaire.

Et chacun s'en va de son côté, les inspecteurs, jamais en force, ne pouvant procéder que par surprise.

Un des tours nouveaux de la pègre parisienne est le *coup du cabot*.

Le coup du *cabot* nécessite le concours d'un chien que l'on dresse à hurler devant un mannequin représentant un bourgeois, puis à se sauver comme s'il avait reçu une râclée formidable.

Chaque soir, la bande à laquelle appartient le chien sort, mains dans les poches, cigarette au bec, avec la paisible allure d'ouvriers prenant le frais avant de dormir.

Un bourgeois survient-il ? Le chien court vers lui, puis revient, claudicant vers ses maîtres, en jetant des plaintes lamentables.

— Pourquoi avez-vous fappé mon chien ? demande au bourgeois le chef de la bande.

— Moi ! je ne l'ai pas touché !

— Vous ne l'avez pas touché ? Pourquoi qu'y crierait alors ?

Et, vlan ! en un tour de main, l'infortuné est jeté à terre, dépouillé, quelquefois à demi-assommé.

Ce n'est pourtant pas la perspective du lucre qui peut conduire nos bandits modernes à leur triste métier.

Rien de moins productif que le crime, paraît-il, en effet ; et cela se conçoit. Un monsieur qui sort le soir avec une liasse de billets de banque dans sa poche gauche n'a garde d'oublier de joindre un revolver dans sa poche droite. Reste donc le pante vulgaire, souvent l'ouvrier ivre, le noctambule désargenté qui rentre chez soi poches vides. Une montre par ci, quelque menue monnaie par là, voilà le butin ordinaire de messieurs les escarpes.

Un honnête métier en main leur serait évidemment plus profitable ; mais on n'imagine pas le mépris du travail, et, au contraire, l'admiration du crime « bien troussé » qui règne dans les milieux interlopes de la capitale.

— Quand j'ai pincé le *Biquot de Montparno*, me disait un jour l'un des policiers à qui on est redevable de l'arrestation de la fameuse bande de Montparnasse, ça été chez ses camarades un sentiment de stupeur respectueuse comme celle dont on honorerait un général venant de perdre glorieusement une bataille.

Etrange, mais exact !

Dans les conditions où le bourgeois paisible se trouve placé ainsi vis-à-vis de la fripouille, il ne lui reste qu'une chose à faire, c'est de brûler le museau à tout animal qui vient lui demander l'heure passé minuit !

JEAN DE GAILLON.

TAILLEUR SMART 12, Rue Grenette, LYON
COMPLETS depuis 39 fr.
Facilités de paiement — Coupe idéale



RÉMINISCENCE

Pourquoi t'es tu montrée au désert de ma vie,
Tel un rapide éclair, un fugitif rayon
Qui brille et fait fermer la paupière éblouie
Par sa vive lueur, ô douce vision ?

Le jour où je te vis, du printemps embellie,
Vive, tu t'en allais comme un gai papillon ;
J'ai dû fermer les yeux ; mais mon cœur t'a suivie,
Ebloui, fasciné, fou d'admiration.

Et, depuis lors, toujours, devant moi ton image
Se dresse radieuse en un divin mirage...
Mais que me servirait, hélas ! de te revoir ?

Le temps a fui ; bientôt, la nuit sera venue
Et je resterai seul dans son ombre épandue :
C'était l'aurore, alors, maintenant c'est le soir.

CLAMANS.



NOTES D'ACTUALITÉ

La Vie intime des Japonais

Il n'y rien de moins difficile à percer que l'intimité japonaise, l'hospitalité étant en passe de devenir proverbiale dans l'Empire du Mikado depuis que la modification des mœurs y a détruit la méfiance de l'étranger.

Les mousmés riches ont introduit chez elles la mode des réceptions. Y fréquente qui veut, surtout si l'on porte un uniforme. Du reste, ce genre de petites fêtes sait garder une couleur locale tout-à-fait réjouissante. Accroupie sur une natte, au milieu de ses amies, la maîtresse de maison n'en sacrifie pas moins aux us européens de posséder quelques chaises. Gardez-vous cependant de vous y asseoir ! Comme tout le mobilier japonais, comme les maisons elles-mêmes, la chaise est de carton et de papier mâché. Ne tentez pas davantage de fermer une porte ! Ce serait peine perdue. Peut-être la cheminée fumera-t-elle ! Probablement, si c'est l'hiver, l'air froid arrivera-t-il en douche par les ais disjoints des fenêtres. Résignez-vous ! Au Japon, le luxe existe chez les grands, la prodigalité chez tout le monde ; mais le mot de con-

fort n'a d'équivalent ni dans la langue, ni dans les mœurs. On voit, dans beaucoup de villes, à Sendai, à Yedo, à Tokio, entre autres, les gens s'amuser, festoyer, faire grand tapage. Les pâtisseries ne désespèrent pas. Cependant, il n'est pas un seul de ces passionnés de dinettes qui ait l'idée de faire chez soi quelque cuisine, et de rechercher s'il n'existe pas dans la nature autre chose à manger que du riz.

Un point très rigoureusement observé est la propreté, surtout dans le Japon du Nord. Les établissements de bains pullulent. Ce sont de vastes piscines ouvertes de midi à la nuit, et où l'on entretient une eau tellement chaude qu'un Européen ne saurait y tenir la main. Les jeunes filles y fréquentent vers deux heures, procèdent, sans embarras, à tous les détails d'une toilette intime et consciencieuse, puis viennent s'accroupir autour d'un feu, où elles entament, en fumant leur éternelle petite pipe de cuivre, des babillages qui se prolongent jusqu'à l'arrivée de la foule : pêcheurs, hommes de peine, artisans, dont la journée se termine invariablement par une affusion d'eau quasi-bouillante.

L'étranger qui a suffisamment accepté de tasses de thé chez les belles dames aux gestes précieux, qui s'est empiffré à souhait de gâteaux indigestes, qui a consacré enfin une heure ou deux à contempler le coup d'œil pittoresque des piscines publiques, sent naître en lui des appétits de bibeloteur.

Bibeloter ! Manie irrésistible du visiteur du Japon !... Est-ce donc que le bibelot japonais mérite l'énorme faveur dont nous l'avons honoré ? Non. Au point de vue de la patience dans l'invention, du fini des détails, du goût même, les laques, les bronzes et les porcelaines japonaises sont évidemment remarquables. Mais, l'idéal n'y réside en rien et, pour peu que l'on veuille observer, on se rendra compte que le Japon, inapte à voir le beau simple et naturel, cherche ses effets dans le bizarre, l'inattendu, le monstrueux. De plus, les artistes copient littéralement un certain nombre de modèles, toujours les mêmes, hormis lesquels ils ne se donnent aucune peine d'inventer. Voilà pourquoi les peintures sur soie, si prisées, montrent uniformément des oiseaux ; les bronzes, des dieux, des guerriers ou des monstres ; les porcelaines, des fleurs et des paysages.

L'excuse de cette monotonie, c'est qu'elle se vend bien. Dans le pays même, le bibelot a une valeur considérable, et les marchands les présentent dans des boutiques d'un faste inouï.

Remarquons, là, un des côtés de l'esprit pratique de ce peuple, qui ira sans

doute très loin, parce qu'il suppose le résultat éventuel de tout ce qu'il entreprend, et dédaigne l'idéal comme un luxe superflu.

RENÉ GROUGÉ.



Les Gaités de la Semaine

Dieu soit loué ! Le Congrès des employés a décidé le maintien du pourboire. Nous continuerons donc comme par le passé à récompenser la philosophie des cochers, l'impertinence des garçons de café, l'insolence des concierges et la maladresse des coiffeurs. C'est d'ailleurs ce qui pouvait nous arriver de plus heureux et nous devons nous vanter de l'avoir échappé belle.

Je vous prie de remarquer que ceci n'est pas un paradoxe et je me hâte de le prouver.

— « Nous voulons, disaient ces intéressants congressistes, la suppression du pourboire et l'établissement d'un salaire fixe ».

Comme il faut être juste en chaque chose, je me hâte d'ajouter qu'une telle perspective n'enchantait pas tout le monde et je présume qu'en fin de compte, limonadiers et figaros se mirent d'accord pour reconnaître que les salaires les plus honnêtes ne vaudraient jamais la « bonne main » du client, et voilà pourquoi la discussion finit en quenouille.

Entre nous, ces gens-là sont des nigauds qui se sont roulés tout seuls sans que l'infâme capital eût à se mêler de l'affaire.

Imaginons, en effet, que les chevaliers du fouet, du cordon, de la cafetière ou du rasoir, aient fait solennellement l'abandon de leurs privilèges, que serait-il advenu ? Philosophiquement, les patrons eussent payé le salaire demandé, mais vous pensez bien que le client seul en eût fait les frais.

Comme jadis Paris supprimant les droits sur les vins et les remplaçant par des taxes supérieures, celui-ci eut augmenté le prix de la course, du bock, du schampoing, celui-là les loyers de ses locataires.

Puis, comme l'habitude du pourboire est inhérente à la bêtise humaine et que celle-ci est éternelle, comme vous n'empêcherez jamais l'imbécile de faire le beau geste qui lui vaudra à l'occasion une courbette ou un salut, les poseurs et les naïfs fussent revenus tout doucement, à la « chère » — ô combien ! — coutume d'autrefois.

Et, après ces « volontaires », peu à peu, tout le monde eut suivi le mouvement, pour éviter la fâcheuse humeur, les mauvais procédés, les petites trahisons et, au besoin, les injures de Madame Pipelet ou de Monsieur Collignon.

Vous voyez bien que nous l'avons échappé belle, puisque nous aurions été les dindons de la farce et que les congressistes en question sont des nigauds qui n'ont pas compris leurs véritables intérêts. Mais les congressistes sont tous les mêmes.

Je parlais de cela tout à l'heure avec cette excellente madame Longfrier, apôtre de la repopulation et du féminisme intégral.

— « Ah ! mon pauvre monsieur, m'a-t-elle confié, les Congrès c'est l'abomination de la désolation. J'en ai fait plus d'une fois l'expérience. Les hommes n'y cherchent qu'un alibi, et la séance est à peine ouverte que chacun file à l'anglaise vers les mauvais lieux de l'endroit. Au bout d'une heure, il ne reste plus dans la salle que Louise Michel, M. Béranger et moi. Et encore M. Béranger... Comment voulez-vous qu'à nous trois, nous refassions l'humanité ? La force humaine a des limites ! »

La bonne dame s'interrompt un instant pour servir à un client un cornet de tabac en carotte — vous ai-je dit que Mme Longfrier est buraliste ? — puis, en promenant une patte de lièvre sur le comptoir, elle reprit : — « Quant aux femmes, ah ! les femmes ! elles ne valent décidément pas les efforts que nous tentons pour atteindre à leur émancipation. Tenez, je reviens découragée du Congrès féministe de Berlin. Oui, certes, découragée !... Notre assemblée n'a été ni plus ni moins qu'un perpétuel « five o'clock ». Tandis que dans la salle du Congrès, une douzaine de citoyennes discutaient la question sociale, le droit de vote et quelques autres sujets d'une importance aussi haute, savez-vous où étaient toutes ces dames ! Au salon, monsieur, au salon ! attablées devant de la limonade, des sirops et des gâteaux à la crème, et parlant chiffons, chapeaux, théâtres, et pis encore. Aussi nous n'avons abouti à aucun résultat sérieux et je me demande, en face de déceptions de ce genre, si nous parviendrons jamais au but de nos désirs intimes, l'égalité des sexes... »

J'ai risqué une objection prudente :

— « Je crois, en effet, que ce n'est qu'une louable chimère, car enfin, quoi qu'on fasse et quoi qu'on obtienne, il restera toujours, comme disait l'autre, une petite différence... »

Mais la digne Mme Longfrier ne m'a pas laissé continuer ; — « Monsieur, m'a-t-elle déclaré un peu sèchement en polissant le cuivre de sa balance, je parle sérieusement de choses sérieuses ! »

Moi aussi, que diable ! moi aussi, mais je vois qu'il est, en féminisme comme en tout, des évidences qu'il est bon de cacher. Je ne parlerai plus de la petite différence.

Georges ROCHER.

LES BRUYÈRES

Lorsque dans la forêt les arbres séculaires N'offrent plus à nos yeux que des troncs dépouillés Et des rameaux moussus que la pluie a mouillés, C'est alors qu'ont fleuri, dans le bois, les bruyères.

Elles chantent en nous l'amour, les primevères ; Près des mousses d'automne et des débris souillés, Des nids vides, troués, des rameaux défeuillés On voit quelques bouquets de ces fleurs printanières.

Ces fleurs que Mai devrait placer parmi ses roses, Ses genêts et ses lis, à peine sont écloses Quand aux derniers beaux jours l'été vient de finir.

Mais le léger parfum que cette plante exhale Vient secouer en nous la tristesse automnale, Et nous fait espérer le printemps à venir.

Em. RIPERT.

LES MÉFAITS DU TÉLÉPHONE

M. Semper, bonnetier, 343, rue Anicet-Parfait, est assis à son bureau, et tourne avec fureur, depuis dix minutes au moins, la manivelle du téléphone. Rouge, apoplectique, les trois cheveux dont son crâne peut se prévaloir sous sa calotte de velours, M. Semper fulmine :

— Allô ! Allô ! Les petites oies ! Ah ! les sacrées petites oies !... Allô, Mademoiselle ! Allô, Mesdemoiselles !... Allô, répondez-donc, nom d'une cruche !... Non, mais qu'est-ce qu'elles fichent, ces dindes-là ?... Ça jabote, ça bavarde, ça lit des romans... Et ça touche cent francs par mois pour ne pas répondre aux abonnés... Allô ! Allô ! Allô !... Je vais me plaindre à l'administration, entendez-vous, bécasses ! Parfaitement à l'administration...

(Prêtant l'oreille) :

— Ah ! enfin, vous y êtes !

Une voix dans l'appareil. — Et vous aussi, peut-être. C'est pas trop tôt. Voilà vingt-trois minutes que je sonne !

M. Semper. — Moi aussi, Monsieur...

La voix. — Comment, vous aussi ?... Vous n'êtes donc pas du bureau central ? J'ai demandé l'inspecteur...

M. Semper. — Je regrette de ne pas être l'inspecteur, Monsieur. On me nomme M. Semper.

La voix. — Zut !... Ces imbéciles-là m'ont donné la communication avec le pape !

M. Semper. — Du tout, Monsieur ! Ne vous abusez pas, je suis Semper, bonnetier, 343, rue Anicet-Parfait.

La voix. — Hé ! retirez-vous, alors ! Allô ! Allô ! Gutenberg !...

M. Semper. — Monsieur, je...

La voix. — Allez-vous en donc, vous ! Vous me prenez sur les nerfs, à la fin !

M. Semper. — Permettez j'étais avant...

La voix. — Cré bon sens de cré bon sens de cré bon sens ! Oui ou non, voulez-vous quitter l'appareil !

M. Semper (à qui la moutarde monte de plus en plus au nez). — Ah ! mais !... Ah ! mais !...

La voix. ... Pas d'ah ! mais ! je vous ai assez vu !

M. Semper. — Vous exagérez !

La voix. — Hors d'ici !

M. Semper. — Par exemple ! Voilà qui est fort !

La voix. — Si vous ne vous en allez pas, je vous casse la figure !

M. Semper. — Oh ! Oh !

(Bruit bizarre dans l'appareil suivi d'une bordée d'invectives.)

La voix. — Mille milliards de bombes ! Je viens de démolir ma sonnerie !

M. Semper (conciliant). — Voilà ce que c'est que de se fâcher inutilement, Monsieur !

La voix. — Inutilement, vous trouvez, vous !... Je voudrais vous voir à ma place !

M. Semper. — Ça ne changerait rien à nos situations respectives !

La voix. — Non, mais ça changerait mon appareil qui est bon à remplacer.

M. Semper. — La colère n'aboutit jamais à rien.

La voix. — Je le sais de reste, souverain pontife... Mais moi, je suis comme ça... Faut que ça pète... Manie d'ancien chef d'escadron.

M. Semper (ôtant son bonnet grec). — Ah ! vous avez été officier ?

La voix. — Un peu... Trente-quatre ans de service, deux campagnes, trois blessures, croix, médaille, tout le tremblement, quoi !

M. Semper. — Cela est très beau d'avoir été officier... Moi, je fais dans la bonneterie...

La voix. — Pas reluisant...

M. Semper. — Sans doute, sans doute !... Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a longtemps aussi que ma femme et moi nous serions retirés à Soisy-sous-Etiolle où nous possédons du bien ; mais l'intérêt des enfants exige que je travaille encore, vous comprenez...

La voix. — Faitement !... Vous en avez beaucoup de ces petits Semper-là ?

M. Semper. — Oh ! deux seulement ; un fils qui est au collège, et une fille de dix-neuf ans...

La voix. — A marier ?

M. Semper. — Comme de juste... Et ce ne sera pas difficile, je pense.

La voix. — Riche ?

M. Semper. — Trois cent mille de dot.

La voix. — Jolie ?

M. Semper. — Je m'en flatte.

La voix. — Tiens ! tiens ! Moi, Sainteté...

M. Semper. — Semper, vous voulez dire...

La voix. — Semper, soit... Moi j'ai un fils, lieutenant de hussards, pas mal non plus... Trente ans, du toupet, de l'avenir... Dites donc ?

M. Semper. — Hein ?

La voix. — Si vous veniez prendre le thé un de ces soirs ?

M. Semper. — Accordé... Quand ?

La voix. — Mais demain, par exemple...

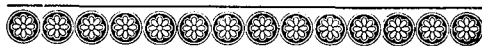
M. Semper. — Nous sommes d'accord, monsieur... Et je me félicite de l'heureux hasard qui nous a fait rencontrer...

La voix. — Sur la même ligne téléphonique.

Une troisième voix, pointue celle-là, surgissant à la fois dans les deux appareils : Allô ! avez-vous bientôt fini de sonner ?... J'écoute...

La voix du chef d'escadron et celle de M. Semper, éclatant, terribles. — Ah ! vous voilà, vous, l'employée ! Voulez-vous nous fiche la paix ! On ne peut plus causer cinq minutes sans qu'on vous interrompe !... Fichu service !... Sale administration !... Mais nous réclamerons, Mademoiselle, nous réclamerons !

GABRIELLE CAVELLIER.



LE TUTEUR

Michel Noreau, voyageur de commerce, était un gai compagnon, aimant à s'amuser aux dépens des autres et à faire des niches.

Son bonheur consistait à imaginer des farces nouvelles.

C'est lui qui a trouvé le moyen de s'offrir des consommations sans bourse délier.

Qu'il me permette de dévoiler son truc :

Sur la terrasse des cafés, il avise un consommateur ; il ne procède qu'après examen ; dans le métier de farceur, il faut choisir ses têtes.

— Pardon, Monsieur, dit-il en se découvrant, je suis inspecteur de l'alimentation, chargé de surveiller les cafés et restaurants ; j'opère à l'improviste ; veuillez me permettre de goûter à votre bock.

Sans attendre la réponse, il prend le verre qu'il vide d'un trait.

— Consommation de premier choix, dit-il, en remplaçant le verre ; merci, monsieur.

Et il va recommencer un peu plus loin.

Etant rentré à Paris après plusieurs mois de voyage, Michel se promenait sur les boulevards en compagnie d'un joyeux garçon comme lui, quand il désigna tout à coup un passant à son ami.

— Tu vois ce monsieur, lui dit-il, je te parie que je donne un grand coup de poing sur son chapeau et que je le lui enfonce jusqu'aux oreilles.

— Quelle singulière idée ! s'écria le camarade.

— Tiens-tu le pari ?

— Un pari de quoi ?

— Parions un bon dîner dans un grand restaurant, un dîner au champagne.

— J'accepte, mais tu vas recevoir une maîtresse gifle.



CRÈME SIMON
POUDRE SAVON

4 Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. 4

Se méfier des contrefaçons et imitations

LITS EN CUIVRE

Literie complète

Maison CHARNAUD

(Ancrue de la République, 65)

4, Place des Jacobins, 4

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac
c'est-à-dire non en paquets signés
J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

— Le monsieur ne se doutera de rien.

..

Michel quitta son ami, rejoignit le passant par derrière et lui enfonce prestement son chapeau à haute forme sur la tête.

Le monsieur s'arrêta furieux.

Aussitôt le voyageur enfonce le sien par le même procédé.

L'inconnu parvint à grand'peine à retirer son chapeau.

Il regarda autour de lui, cherchant l'auteur de cette mauvaise plaisanterie.

Il aperçut son agresseur, essayant de dégager sa tête.

— Monsieur, lui demanda-t-il, on vous a aussi enfoncé votre chapeau ?

— Oui, Monsieur, dit Michel, en retirant son gibus ; je voudrais bien savoir quel est le mauvais plaisant qui s'est permis cette facétie !

— Moi aussi, dit le monsieur ; je le corrigerais d'importance !

— Il est probable qu'il a pris la fuite.

— Il a agi prudemment.

— Il y a vraiment des gens qui ne savent quoi inventer, reprit Michel ; mon chapeau ressemble à un accordéon.

— Le mien est tout bosselé, gémit le monsieur ; c'est un chapeau perdu.

Là-dessus, il se retira, et Michel rejoignit son compagnon qui l'attendait près du kiosque d'une marchande de journaux.

La victime du voyageur avait à peine fait quelques pas, qu'un spectateur de la scène l'accosta.

— Pardon, Monsieur, lui dit-il, vous venez d'être le jouet d'un mauvais plaisant, j'en ai été le témoin et je peux vous faire connaître celui qui vous a mystifié.

— Vous me ferez plaisir, dit le monsieur.

— Monsieur, reprit le spectateur, c'est le jeune homme qui a feint d'avoir été comme vous la risée d'un farceur.

Il lui raconta comment les faits s'étaient passés.

— Je vous remercie, dit le monsieur ; je n'ai pas le temps de le rejoindre en ce moment, mais je me rappelle sa figure, et si je le retrouve, il ne perdra rien pour avoir attendu.

Michel et son ami se rendirent dans un restaurant où ils dînèrent copieusement et burent énormément de champagne.

..

Un an se passa. Michel, qui avait complètement oublié sa plaisanterie, se préparait à conduire devant monsieur le maire sa fiancée, une charmante jeune fille dont le père était mort et qui avait pour tuteur un oncle, voyageur de commerce, souvent absent de

Paris, mais qui devait revenir pour lui servir de témoin.

L'oncle avait prévenu qu'il arriverait au jour dit.

Il était onze heures ; de nombreuses voitures, aux cochers gantés de blanc, amenaient les invités devant la mairie.

D'abord Michel, sa fiancée et sa belle-mère ; puis les amis de la jeune fille, le amis du marié, des parents plus ou moins éloignés.

En attendant le tuteur de la future, les conversations s'engagèrent.

Les jeunes filles épluchaient le marié.

— Il paraît qu'il n'est pas sérieux, dit une amie ; je plains cette pauvre mignonne.

— On raconte de lui des choses abominables, ajouta une autre ; c'est un viveur, un farceur ; il ne rendra pas sa femme heureuse.

— Il la mettra sur la paille, remarqua une troisième ; il n'est pas beau, il n'a déjà plus de cheveux, ses dents sont vilaines ; il ne me plairait pas.

— Ni à moi, ni à moi ! s'écrièrent les bonnes amies en chœur.

— La pauvre fille, surenchérit la première, demandera à divorcer avant peu.

Du côté des amis, même bienveillance.

— Ce farceur de Michel qui se marie, dit l'un ; c'est un bien mauvais tour qu'il joue à sa future.

— Il pourrait bien le payer cher, dit un autre ; la mariée a un petit air décidé qui aurait dû le faire réfléchir.

— L'amour porte un bandeau, messieurs, reprit le premier.

— Il s'est assez moqué des autres, appuya un troisième ; à son tour d'être berné.

— Il est certain qu'il n'est pas mûr pour le mariage, dit un quatrième.

— Avant un an, affirma un cinquième, il plaidera en divorce.

Les invités s'impatientaient.

Le marié, anxieux, interrogeait l'horizon : impossible de se passer du premier témoin.

Enfin, une voiture arriva au grand trot.

Un gros monsieur en descendit.

— Mon oncle ! s'écria la mariée.

Michel, le chapeau à la main, se précipita à sa rencontre.

Aussitôt que l'oncle l'aperçut, il le prit au collet et lui administra une vigoureuse paire de gifles.

— Je te retrouve, gredin ! s'écria-t-il.

— Est-ce que vous êtes fou ? demanda Michel, abasourdi.

— Tu ne me reconnais pas, reprit l'oncle ; je vais te rafraîchir la mémoire. Tiens ! tiens !

Et il tomba dessus à bras raccourcis.

Les invités se portèrent au secours du marié.

L'oncle, furieux, les reçut à coups de poings.

Un véritable combat s'engagea dans lequel l'oncle fut fort malmené.

Des agents accoururent et emmenèrent toute la noce chez le commissaire de police.

On s'expliqua.

L'oncle n'était autre que le monsieur au chapeau.

Michel, tout penaud, fit des excuses ; la fiancée en larmes implora son oncle et le supplia de pardonner.

L'oncle et le neveu se réconcilièrent.

La noce revint à la mairie ; le maire, las d'attendre, n'y était plus.

Il fallut remettre la cérémonie ; le dîner commandé fut perdu.

Pendant que Michel tamponnait sa joue encore rouge des soufflets :

— Comment trouves-tu la farce ? lui demanda un de ses amis.

Eugène FOURRIER.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2474 du 27 août 1904.

L'Ouverture de la Chasse. — *Les Trains de plaisir pour la mer.* — *Guerre Russo-Japonaise.* — *Armée : Les Nouvelles Manœuvres d'Artillerie.* — *Départements : Saint-Bertrand-de-Comminges.* — *Allemagne : Un Asile de jour à Berlin.* — *Etats-Unis : L'Exposition de Saint-Louis.* — *Autriche-Hongrie : Ouverture de l'Exposition internationale de sapeurs-pompiers à Budapest.* — *Sports : Les Courses de Deauville.* La Fête du « Gaulois ». — Le dirigeable Lebaudy, etc., etc. — *Roman illustré : L'Évolution de Jacques Lambal,* par José Frappa, illustrations de Slom. — *Echecs,* par M. D. Janowski. — *Rébus.* — *Concours.*

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr.

SOIXANTE ET ONZIÈME ANNÉE

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, Paris.

Edition bi-mensuelle, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — Un an : Paris, 12 fr., départements, 14 fr., union postale, 17 fr.

Former des filles, des sœurs, des épouses

et des mères dévouées ; leur inspirer l'amour de Dieu, de la famille et de leurs devoirs ; leur enseigner à faire — riches ou pauvres — le bonheur de leur maison ; orner leur esprit ; développer leur intelligence, tout en les initiant aux travaux, à l'économie, aux soins du ménage, tel est le but que se propose le *Journal des Demoiselles*. Soixante et onze années d'un succès toujours croissant l'autorisent à croire qu'il ne s'en est jamais écarté.

A un mérite littéraire unanimement apprécié ce journal a su joindre les éléments les plus variés et les plus utiles : œuvres d'art, gravures de modes, imitations de peintures, modèles de travaux dessinés sur étoffes, tapisseries, patrons, broderies, ameublements, musique.

Speectacles et Concerts

CASINO-KURSAAL

Rue de la République

Tous les soirs à 8 heures 1/2, concert et attractions variées.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, à 8 heures, concert. Spectacle varié.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, concert par l'orchestre du Casino, le soir, représentation théâtrale.

CASINO DU GRAND CERCLE DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Concerts, distractions, petits-chevaux, à 6 heures, apéritif-concert.

CASINO DU PALAIS DE GLACE

Tous les jours, à partir de 4 heures, Apéritif-Concert par l'orchestre des Tsiganes. Le soir, à 8 heures, grand concert.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation s'est effectuée, comme il était à prévoir, c'est-à-dire dans d'excellentes conditions. — L'argent, toujours aussi abondant, n'a trouvé à s'employer en report, qu'à environ 1 % au parquet, et 2 1/2 % en coulisse.

Les cours ont été très soutenus.

Le 3 % se retrouve à 98, 45 ; on a coté 5 et 6 centimes de report.

Le Comptoir National d'Escompte s'inscrit à 600, le Crédit Foncier à 679, le Crédit Lyonnais à 1.250, et la Société Générale à 625.

Nos chemins sont sans changement : le Lyon à 1320, et le Nord à 1720.

Le Suez se traite à 4194.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieur cote 87,75, l'Italien 103, 90, le Portugais, 62, 30.

Les Fonds Russes, sur lesquels on a compté du déport, se traitent : les Consolids, à 92, 75, et le 3 % 1891, à 75,80.

Le Turc vaut 67, 75.

La Banque Ottomane, 568.

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Octobre 1904

1 lot 1 lot
500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr. par an augmentant de 5 fr. par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1904

GROS LOT: 150.000 fr.

24 lots formant un total de 158.000 fr

Adresser demandes et fonds à
L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres à réception des fonds et par retour du courrier.

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien à LILLE (Nord).

Eviter les Contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable Nom

Demandez

Partout

LE

THÉ DES MANDARINS

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

Henri BONJOUR

• acquéreur des ateliers

Hilaire DUFIN**LYON**

Au Colosse de Rhodes

Ateliers d'ÉBÉNISTERIE et SCULPTURE

Cours de la Liberté, 29

Ateliers de TAPISSERIE, SIÈGES et DÉCORATION

Cours de la Liberté, 44

Ateliers de LITERIE et MATELASSERIE

Cours de la Liberté, 42

EXÉCUTION SUR PLANS ET DEVIS — INSTALLATION COMPLÈTE**Exposition et Magasins de Vente**

42-44, Cours de la Liberté, 42-44

MARIAGES RICHES

Maison de toute confiance avantageusement connue dans la Région par ses grandes relations, mariant gratuitement les veuves et les demoiselles.

M. SAGE, 8, r. Paul-Chenavard
(Cabinet de 2 h. à 7 h. du soir)

Gaufrage

PLISSAGE**J. TARUT**6, Rue Mulet, 6
LYONAnc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837**PIANOS**

9, Place Jacobins, 9

LYON**Ch. MORETTON & Co**

Envoi franco Catalogue illustré

LE THÉ

DES

MANDARINS

Qualité extra supérieure

SE TROUVE DANS TOUTES LES

Bonnes Epiceries et Maisons de Comestibles

Le kilo.....	9 fr. 50
500 grammes ...	4 » 75
250 grammes ...	2 » 50
125 grammes ...	1 » 50
50 grammes ...	0 » 60

DÉPOT GÉNÉRAL :

Maison Isaac CASATI

31, Rue Ferrandière, LYON

ÉLIXIR DE**ST-PIERRE**

La Meilleure de toutes les Liqueurs de Table

Fabriquée par le R. P. DODATO CAMURANI

Directeur de la Pharm^e du Vatican, à Rome

DÉPOT GÉNÉRAL :

Maison ISAAC CASATI, r. Ferrandière, 31**MASSAGE MÉDICAL**

Rue Paul-Chenavard, 8

Mlle CLARAZ, Masseuse**En vente**

DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES

LE

RHUM MARQUISAT**BELLE JARDINIÈRE****PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS**

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUT**CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT**

Confections pour Dames et Fillettes

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

VILLE DE VALENCIENNES (Nord)**LOTÉRIE**Pour la Construction d'un **Musée à VALENCIENNES (Nord)**
(Autorisée par Arrêté Ministériel du 14 Septembre 1903)**DEUX GROS LOTS :****150.000 fr. et 10.000 fr.**

plus 115 autres lots de 1.000, 500 et 100 fr.

Soit **117 Lots** faisant **180.000 fr.** tous payables en argent**TIRAGE : 15 Décembre 1904****UN FRANC**

LE BILLET. On trouve des Billets chez Débitants de tabacs, Libraires. Vente gros et détail, à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON, Concessionnaire général. Joindre au mandat enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets pour réponse.

MANUFACTURES DE PRODUITS RÉFRACTAIRES**A. TERRASSIER****A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur**

Ingénieur des Arts et Manufactures

Anciennes Maisons Vve Rozier, Robin père et fils, A. Pascal réunies

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques pour boulangers, pâtisseries, ménages et administrations. — Briques de fourneaux. — Intérieurs de cheminées. — Briques chauffes-pieds.

KAOLINS — GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manutentions civiles et militaires et des grandes administrations